

Moonlight Films Distribution présente
L'évènement d'un jour qui a changé leurs vies...



Nadine Labaki Mohamad Dalli Rodrigue Sleiman Aliya Khalidi

LIBAN 1982

١٩٨٢

un film de
Oualid Mouaness



UNE PRODUCTION TRICYCLE LOGIC, ABOUT PRODUCTIONS ET MAD DOG FILMS, EN COPRODUCTION AVEC BAREN SFILM, EN ASSOCIATION AVEC BOD PICTURES ET SOAPBOX FILMS, UN FILM DE OUALID MOUANESS - LIBAN 1982 -
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: BRUNO ROZNYI FURBERGARD ADRINAR, JAD DANAJI HASAN, SABINE EL BEZANTEL, CHEF RÉGIEUR/OPÉRATEUR: CESAR EL HAYEK, COSTUMES: WAEL BOUTROS, MONTAGE: ALANI CHAMPOIS, SONORISATION: RANA EDD, ANIMATION: GHASSAN HALWANI, MUSIQUE: NAJIM MISHAWI
PRODUCTION GÉNÉRALE: ABILA KHOURY, LABA KARIM, ZAKARIAH, CO-PRODUCTION: LOUIS NABER, NEGRO LIL, NECTON, PRODUCTIONS GÉNÉRALISTES: TONY KALEK, JESSIE CHEEL, ANDERSON HANCO, CHAOUCH ABELA MARY, FOUAD MUKATI, JESSIE DALA, CHRISTOPHER ALEXANDER, DAVID A. SMITH
PRÉSENTÉ PAR OUALID MOUANESS, GEORGES SCHULICAR, MYRIAM SASSINE, ALIX MACHIGAN YERKIN, CHRISTOPHER TREATLDT, CHEF DE MONTAGE: OUALID MOUANESS, MONTAGE: MADMOISELLE FILMS DISTRIBUTION



Moonlight Films Distribution présente

Nadine Labaki

Mohamad Dalli

Rodrigue Sleiman

Aliya Khalidi

LIBAN 1982

un film de Oualid Mouaness

Sortie le 24 novembre 2021

durée : 100'

+ d'infos : www.moonlight-distribution.com

Presse

Zeina Toutounji
06 22 30 12 96
zeina.toutounji@gmail.com

Programmation

Davy Antoine
06 87 39 39 57
davy.antoine@orange.fr

Partenariats

Thierry Litteras
06 62 26 29 75
thierry.litteras@gmail.com

Distribution

Moonlight Films Distribution
01 53 20 99 68
contact@moonlight-distribution.com



Pendant l'invasion du Liban par l'armée israélienne en 1982, dans une école privée en périphérie de Beyrouth, Wissam, onze ans, tente de confesser son amour à l'une de ses camarades de classe. Au même moment, ses professeurs, qui partagent un différend politique, essaient de masquer leurs craintes.

Entretien avec Oualid Mouaness, réalisateur et auteur

Au tout début du film, vous indiquez qu'il est basé sur des faits réels. Dans quelle mesure ce que nous voyons dans le film est vrai et quelle est la genèse de l'histoire ?

Le film raconte mon dernier jour d'école en 1982, lorsque l'armée israélienne a envahi Beyrouth. J'avais dix ans. Ce jour-là, lorsque nous sommes rentrés mes frères et moi de l'école, je me souviens qu'avec mon jeune frère nous avons regardé debout sur le balcon les combats aériens avec admiration et incrédulité. Les avions israéliens et syriens se tiraient dessus. Mon frère, qui avait six ans à l'époque, a réalisé, terrorisé, ce qu'il se passait. Il est rentré en courant dans la maison et s'est mis à hurler pour que nous rentrions aussi. Il pensait que lorsqu'un avion était touché, il nous tombait sur la tête. Ce moment ne m'a plus quitté. Il a servi de portail aux autres événements de ce jour-là et cette époque au Liban. Cela cimentait des souvenirs qui revenaient de temps en temps : mon esprit était comme un album photos du chaos : des parents qui arrivaient et repartaient avec leurs enfants, des camarades de classe perdus, en larmes, des élèves qu'on sortait de la classe, le grondement des voitures qui n'arrivaient pas à avancer, les entrées et sorties de l'école. Ce qui, les autres jours, était un flux organisé de véhicules n'était plus que chaos et panique.

Il nous a fallu une éternité avant d'arriver à la maison ce jour-là. C'était ma première expérience de la guerre. Le film est le souvenir de cette journée.

Le choix d'une école bourgeoise anglaise au Liban est assez inhabituel ; contrairement aux écoles libanaises et françaises couramment représentées dans les films libanais. Pourquoi avoir fait ce choix ?

L'école que j'ai fréquentée au Liban à l'époque était une école quaker fondée à la fin des années 1800. Elle était anglophone. Mes parents avaient décidé que nous étudierions l'Anglais au lieu du Français, car le Libéria était notre deuxième maison. C'était un choix naturel pour moi, même s'il remet en question les perceptions généralement admises selon lesquelles le Liban est davantage à tendance francophone qu'anglophone. Le Liban est une nation trilingue. La plupart des gens peuvent communiquer confortablement dans une deuxième et éventuellement une troisième langue.

Je voulais que le film soit aussi réaliste et fidèle à cela que possible. Il devait refléter avec précision le monde que j'ai connu et dans lequel j'ai grandi. L'éducation au Liban est très importante pour tous les segments et classes de la société. C'est une société qui accorde la priorité à l'éducation. Le Liban était alors majoritairement un pays de classe moyenne. La classe moyenne a commencé à se réduire plus tard, dans les années 80 et au début des années 90, lorsque de nombreuses personnes ont perdu leur richesse en raison de la dévaluation de la monnaie. La réalité de la classe moyenne libanaise, telle qu'elle se reflète dans ce film, est rarement montrée dans notre cinéma.

La guerre civile est le sujet principal du cinéma libanais depuis 30 ans. Craigniez-vous de marcher sur un terrain familier ?

Bien qu'il y ait eu de nombreux films réalisés sur des aspects de la guerre du Liban et ses thèmes, je ne pense pas que l'humanité des Libanais dans le contexte de la guerre ait été suffisamment explorée. Ce film est différent en ce qu'il présente le point de vue des gens ordinaires, des gens qui



n'étaient pas aussi directement impliqués dans la violence, mais qui se sont plutôt retrouvés au milieu de celle-ci. En ce sens, cette histoire pourrait se dérouler n'importe où et n'importe quand, dans n'importe quel lieu soumis à la guerre.

Il y a une approche cinématographique simple et élégante de l'histoire, bien qu'intercalée par des touches de réalisme magique. Parlez-nous des intentions visuelles du film.

Je voulais avoir des moments dans le film où la frontière s'estompe entre réalité et imaginaire, en particulier lorsque la réalité devient intenable. Mais le film est imprégné de naturalisme : un naturalisme dans le rythme qui exprime ce que l'on ressent pendant une journée d'examen à l'école, ce sentiment familier d'immobilité, un silence où chaque son est magnifié. Il y a une belle banalité dans la normalité. Dans le film, cette normalité est brisée. Il évolue vers un espace où rien n'est normal, il y a un côté sombre, mais il y a aussi le côté imaginaire.

Une guerre dans le ciel est surréaliste pour n'importe qui, enfant ou adulte. Cela semble étrangement irréel et fascinant à regarder. Dans ce film, j'ai voulu brouiller les frontières entre le fascinant et l'horrible.

Lorsque vous êtes enfant, votre imagination est débridée et vous trouvez constamment des moyens de vous exprimer, de manière réservée ou très directe. A la fin du film, on ressent le besoin d'une libération émotionnelle. Une sorte de libération du siège militaire qui est sur le point d'arriver. Nous voulons tous sortir de cette suffocation, et la seule issue envisageable passe par l'imagination. Et si le fantasme de l'enfant se réalisait pour sauver la situation ? Dans ce film, le fantasme de Wissam est de sauver Beyrouth. Comment y parvenir ? À quel point n'était-ce qu'un rêve ? Enfant, j'avais une fascination pour un robot animé (Grendizer) qui était doublé en arabe à la télévision. Nous attendions ce programme tous les mercredis soir. Ce personnage a eu un impact sur moi tout comme Wissam. Cela se joue dans l'imagination de Wissam comme dans la

mienne. Je voulais rendre hommage à l'animation et à la candeur de l'imagination des enfants. Dans ce film, je me suis octroyé le droit d'oser imaginer ce qui ne pouvait pas être réel, mais qui était de l'ordre du souhait.

S'il y a un endroit pour imaginer les choses, c'est bien au cinéma d'où la surprise à la fin du film.

Nadine Labaki fait partie des plus gros tirages au box-office du monde arabe, pourquoi avez-vous choisi de travailler avec elle ?

C'était dur. Le film parcourt deux mondes : celui des enfants et celui des adultes. Où et comment ils se croisent était ce qui comptait beaucoup dans ce récit. J'ai dû humaniser la tumultueuse histoire géopolitique du Liban et de la région à une époque où les différences étaient presque irréconciliables, tout en décrivant un corps étudiant rare et diversifié qui englobe tous les horizons. C'est quelque chose dont les adultes sont conscients, mais pas les enfants de cet âge.

D'une part, c'est un film sur l'impact de la géopolitique et comment elle crée des divisions parmi les gens, et d'autre part, c'est un film du passage à l'âge adulte et de l'amour au mépris de cela. Je voulais créer une ode vivifiante à la résilience du peuple libanais, quelle que soit la faction ou l'allégeance à laquelle ils appartenaient, et je ne voulais pas juger la division politique, mais la présenter aussi franchement que possible.

En travaillant sur ce film, j'avais en référence quatre films qui m'ont profondément marqué dans leur compréhension de la maturité des enfants: le premier, et le plus proche de ma sensibilité, est « Où est la maison de mon ami ? » d'Abbas Kiarostami, un film sur l'enfance d'une honnêteté dévastatrice. Et dans le contexte de la guerre, « Au Revoir les enfants », « La vie est belle » et « Cinéma Paradiso » m'ont durablement bouleversé. Il est clair pour moi que les enfants vivent dans leur monde et sont égaux entre eux. Ils appréhendent complètement de leur monde. Je voulais m'assurer que la caméra respecte ce fait, qu'elle se déplace avec eux, sur

le plan émotionnel et comportemental. Je voulais les observer avec des yeux d'enfant.

Au cinéma, il y a la liberté de jouer, d'imaginer, et on a le privilège de défaire/ d'imaginer à nouveau l'histoire. Je voulais m'extirper de l'invasion de 1982, de cette guerre, de l'horreur. Dans ce film, l'imagination de Wissam nous emmène là où il peut se dire et si ce n'était tout simplement pas ça, si ce n'était pas la guerre ?

De plus, aborder à l'écran une période aussi polémique dans l'histoire du Liban et du Moyen-Orient nécessitait de rester fidèle à la précision historique de l'environnement. C'était d'une importance capitale, car cela contribuait à une compréhension plus profonde de l'époque et de ses polémiques. Ce sont les détails subtils qui résonnent et font réfléchir plus avant. Peu de gens se sont aventurés à aborder une perspective libanaise franche sur cette période de l'histoire du Liban en raison de notre délicate histoire géopolitique. Le nœud des micro-conflits du Liban est le reflet de son macro-conflit géopolitique. C'est la géopolitique qui crée les schismes dans la société libanaise. Cela dit, il n'y avait pas d'autre choix que de travailler avec cette précision, aussi audacieuse soit-elle. C'était merveilleux que mon concepteur de production ait recherché des éléments précis de l'époque : les gommes, les crayons, les papiers utilisés par les étudiants, les cartes d'époque, les manuels et même les examens, leur contenu et leur mise en page. Tout...

J'espère que ce film amènera un discours bien nécessaire sur ce qui s'est passé en 1982 et fera comprendre que cela ne devrait plus se reproduire. Il donne une voix au peuple libanais qui n'a pas encore été entendu. Il rejette avec véhémence la guerre comme moyen de mettre fin aux conflits.

Propos recueillis par Zeina Toutounji

Oualid Mouaness

Réalisateur indépendant, Oualid Mouaness, né au Libéria, a grandi entre Monrovia et Beyrouth. Diplômé de l'université américaine de Beyrouth, il obtient une maîtrise de scénario et réalisation au département cinéma de l'université de Floride. D'abord lecteur de scénarios pour Blue Tulip Productions, il fait une incursion dans le documentaire en 2005 en produisant *Rize* de David LaChapelle puis *Paris Not France* (2008). Il produit des vidéos musicales, concert live et documentaires avec entre autres Lana Del Rey, David Bowie et Annie Lennox. Il réalise plusieurs courts métrages dont *Saint in the Sun* (2002) et *Le Fusil, le Chacal, le Loup et le Gamin* (2016, en compétition au Cinemed). En 2019 il réalise son premier long métrage, *Liban 1982*.

Il nous a fallu une éternité avant d'arriver à la maison ce jour-là. C'était ma première expérience de la guerre. Le film est le souvenir de cette journée.





Nadine Labaki



Comme actrice

Bosta L'autobus Philippe Aractingi (2005)

Caramel Nadine Labaki (2007)

Il padre e lo straniero Ricky Tognazzi (2010)

Et maintenant on va où ? Nadine Labaki (2011)

Rock the Casbah Laïla Marrakchi (2013)

Mea Culpa Fred Cavayé (2014)

La rançon de la gloire Xavier Beauvois (2015)

Rio I love you film à sketches dont O Milagre réalisé par Nadine Labaki (2014)

Comme réalisatrice

Caramel Nadine Labaki (2007)

Et maintenant on va où ? (2011)

Rio I love you (2014)

Caphanaüm (2018)

Après des études d'audiovisuel à l'université St. Joseph (IESAV), elle signe publicités et clips musicaux, souvent primés. En 2004, elle participe à la Résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes pour l'écriture et le développement de **Caramel**, son premier long métrage, qu'elle tourne deux ans plus tard et qui est présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2007. Distribuée dans le monde entier, cette ode joyeusement impertinente à la solidarité féminine, devient le plus grand succès du cinéma libanais à l'étranger.

En 2008, elle reçoit l'Insigne de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le Ministre Français de la Culture.

Nadine Labaki continue d'explorer les thématiques de la condition des femmes et des tensions religieuses avec **Et maintenant on va où ?** fable audacieuse et universelle sur la tolérance présentée à Cannes dans la sélection Un Certain Regard, en 2011. Le film remporte plusieurs prix dont le People's Choice Award au Festival International du Film de Toronto.

En 2014, Nadine réalise dans **Rio, I Love You**, l'un des segments du film d'anthologie Cities of Love qu'elle écrit et interprète aux côtés de Harvey Keitel.

En 2018, Nadine Labaki entre en compétition officielle au Festival de Cannes, avec le puissant et émouvant **Capharnaüm**. Ce manifeste poignant sur l'enfance abîmée, les réfugiés et les failles d'une société qui renie son humanité, bouleverse la Croisette. Nadine Labaki remporte le Prix du Jury, présidé par Cate Blanchett, et prononce aux côtés de son jeune acteur, Zain Al Rafeea, réfugié syrien, un discours qui reste dans les mémoires. Nommé aux Golden Globes, aux Baftas, aux Césars et à l'Oscar du meilleur film étranger, Capharnaüm fait de la réalisatrice libanaise la première femme issue du monde arabe nommée dans cette catégorie.

En 2019, Nadine Labaki préside le jury d'un Certain Regard au Festival de Cannes.

Son dernier court métrage, intitulé : **Mayroun and the unicorn** créé pour la série "Homemade" et réalisé avec son mari, le compositeur Khaled Mouzanar, raconte l'imaginaire de sa fille Mayroun lors du confinement.

En tant que comédienne, elle a joué dans **Mea Culpa** de Fred Cavayé, **La Rançon de La Gloire** de Xavier Beauvois, **Stray Bullet** pour le réalisateur libanais Georges Hachem, **Rock the Casbah** de la réalisatrice marocaine Laïla Marrakchi et **LIBAN 1982** réalisé par Oualid Mouaness.

Liste artistique

Nadine Labaki	Yasmine
Mohamad Dalli	Wissam
Rodrigue Sleiman	Joseph
Aliya Khalidi	Ms. Leila
Ghassan Maalouf	Majid
Gia Madi	Joanna
Lelya Harkous	Abir
Said Serhan	Georges
Zeina Saab de Melero	Carole (Mère de Majid)
Joseph Azoury	Moussa (chauffeur de bus)

Liste technique

Réalisateur, auteur	Oualid Mouaness
Production	Tricycle Logic, About Productions et Mad Dog Films
Producteurs	Oualid Mouaness, Alix Madigan-Yorkin, Georges Schoucair, Myriam Sassine, Christopher Tricarico
Coproducteurs	Louis Nader, Ingrid Lill Hogtun
Producteurs exécutifs	Rodney Adler, Jessie Creel, Anderson Hinsch, Candice Abela-Mikati, Fouad Mikati, Jorge Takla, Christopher Alender, David A. Smith
Dir. de la photographie	Brian Rigney Hubbard
Montage	Jad Dani Ali Hassan, Sabine El Gemayel
Costumes	Wael Boutros
Chef décorateur	César El Hayeck
Design sonore	Rana Eid
Animation	Ghassan Halwani
Musique	Nadim Mishlawi

